



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes.

Tout en ajoutant encore au luxe des toilettes d'hiver, déjà l'imagination se porte vers les nouveautés du printemps, et l'on peut juger que les redingotes en jolies soieries, liserées de couleurs tranchantes, seront très à la mode. L'automne dernier a vu paraître nombre de ces redingotes qui forment de charmans négligés, et cette fois nul doute que le goût n'en devienne tout-à-fait général. Le raffinement de recherche pour ces costumes consistera dans l'élégance des jupons, qui seront brodés, garnis de volans, de dentelles, etc., etc.; puis les élégances des collets, qui, par leurs broderies et garnitures, suffiront seuls à faire distinguer le bon goût et l'élégance d'une femme. La mousseline des Indes a surtout un type de supériorité qui n'échappe pas à l'œil exercé, et les dessins comportent aussi

une distinction de genre et d'exécution qui assure la continuité de ce genre de luxe. Du reste, nous ne pouvons mieux constater la vérité de ces observations qu'en engageant nos femmes élégantes à visiter le magasin de M^{me} Desforge*; tout ce que la lingerie produit de plus nouveau et de mieux perfectionné s'y trouve réuni dans un nombreux et admirable choix. Auprès de ces broderies on voit un assortiment complet de tous les genres de dentelles qui peuvent s'y adapter, car ceci est encore un talent que de savoir à quel genre de dessins convient tel genre de garniture. Le principe général est toutefois que la valencienne ne va bien qu'avec la batiste; le point d'Angleterre aux broderies légères et à jour; la maline, etc., aux broderies mates.

— Les bals donnés cette semaine ont

* A la Cauchoise, rue Saint-Honoré, près l'église Saint-Roch.

offert une telle fraîcheur de costumes, qu'il serait difficile de penser que l'on se trouve vers la fin du carnaval. Nous citerons quelques toilettes d'une élégance remarquable.

— Une robe en velours grenat était ornée sur le devant de deux rangées de nœuds formant tablier; ces nœuds se composaient de cinq coques de rubans de satin blanc formant une rosette, au milieu de laquelle brillait une fleur en pierres de toutes couleurs. Les draperies du corsage étaient retenues au milieu et sur le côté par des rosettes semblables à celles qui ornaient le jupon. Sur la tête un turban en gaze blanche broché en or et orné d'une aigrette blanche.

— Une robe en crêpe blanc rappelait encore ce genre de parure, étant ornée sur le côté d'une rangée de nœuds de satin blanc, dont le milieu était séparé par une agrafe ovale en opale entourée d'émeraudes. Le corsage drapé était orné sur le devant par quatre nœuds semblables à ceux que nous venons de décrire. Les manches étaient composées de trois gros plis doubles en biais, et qui étaient pincés auprès de l'épaule par trois agrafes opale et émeraudes, tandis qu'ils s'élargissaient en formant éventail, et figurant ainsi une petite manche bouffante et soulevée qui laissait apercevoir dessous une seconde petite manche de crêpe collant sur le bras, et garnie au bord d'une blonde étroite et posée à plat. Sur la tête un petit chapeau *castillan* en velours vert, orné d'une plume blanche sur la passe, et en dessous d'un bouquet de pierres.

— Une robe en gaze jonquille brochée en lilas et relevée d'un côté, au bas du jupon, par un bouquet de branches de lilas des Indes. Sur les épaules, des branches semblables qui retombaient sur les petites manches et les séparaient comme en trois parties. Draperies devant le corsage, et derrière une double ruche de tulle-blonde qui entourait le dos et s'arrêtait sur les épaules. Pour coiffure, un cor-

don de lilas traversant le front, et arrêté sur le côté par deux boucles.

— Parmi toutes ces toilettes nous citerons comme ensemble simple et élégant le costume dont nous offrons le modèle dans la gravure d'aujourd'hui. La robe en velours plein vert émeraude était à corsage uni et manches courtes; sur le corsage une mantille de blonde tendue jusqu'à moitié des épaules, et garnie tout autour par une double garniture en blonde. Deux nœuds de satin rose la fermaient sur le devant; le premier de ces nœuds, placé au haut de la mantille, n'avait que deux coques sans bout, et le second, placé au bas de la garniture, avait des bouts flottans jusqu'à la fin de la taille. Le petit bonnet était entouré d'une blonde formant des coques, et entre chaque coque une coque de ruban rose; au sommet un bouquet de rose trémière s'élevait avec élégance. Gants blancs garnis de coques blanches.

UNE JEUNE LÉGENDE.

OU SONT-ILS?

Voyez, c'est un mystère,
Cela, — c'est un secret entre le ciel et moi;
Et je dois vous le taire.

HOLINGS WORTH.

Sweet playful phrases, which would seem absurd
To those who have ceased to hear such, or neer heard.

BYRON.

Ce qui donnait du charme à son regard, ce n'était point l'aspect du site ravissant qui se déroulait à ses pieds; ce qui répandait une nuance purpurine sur la pâleur de son front, ce n'était point la brise du soir se jouant autour de sa tête; ce qui rendait sa bouche aimante et sourieuse, ce n'étaient point les chants du jeune villageois rentrant heureux sous le toit pater-

nel. — Oh! pour lui, dans cet instant, était-il une pensée pour le monde, un désir vers le ciel! tout son bonheur et sa mélancolie, ses joies et ses soupirs, l'ivresse de ses yeux, le frémissement de ses lèvres, c'était une boucle de cheveux noirs qui venait caresser ses cheveux, un voile de gaze flottant auprès de lui, des mots lents et doux qui tombaient à ses côtés comme une rosée suave. Ce qui faisait vibrer toutes les fibres de son cœur, — c'était une femme.

Mais cette femme, c'était celle qui lui avait révélé l'existence de l'âme, et tout ce qu'elle renferme de doux désirs, de délicieuses passions, de puissantes félicités. C'était celle qui l'avait un jour rencontré sombre, inanimé, s'avançant isolé dans la vie, entouré d'une atmosphère de glace, insoucieux de la veille, sans but pour le lendemain, ignorant toutes les sources du bonheur dont le ciel avait doué ses sens; en le voyant ainsi seul, elle s'arrêta près de lui, et un feu nouveau vint briller à ses yeux. Il sut qu'on pouvait entendre des sons plus doux qu'une harmonie céleste; qu'il est un souffle plus enivrant que le zéphir qui vient de glisser sur les fleurs, des prières plus brûlantes que celles offertes à l'Éternel; et lui qui n'avait jusqu'alors dit *toi* qu'en s'adressant à Dieu, comprit que *toi* était fait aussi pour une femme aimée. — Puis il regarda celle qui venait lui sourire, et il s'assit à ses pieds, enfant sauvage qu'il était.

Oh! que la nature s'était embellie, que le monde avait grandi pour son intelligence! que la terre lui semblait plus riche, le ciel plus vivifiant, le jour plus pur, les nuits plus douces, depuis le jour où une femme était venue planer sur son existence! — Et cependant cette femme n'avait ni gai sourire, ni regards de bonheur, ni front paré d'espoir. C'était un de ces êtres malheureux, tristes exceptions du destin, voués à des jours d'orages et de souffrances que ne doit jamais adou-

cir une nuit d'un sommeil calme, un souvenir de joie. Résignée à la peine, séparée de tous les liens heureux, elle restait dans la vie, comme attendant quelque chose au-delà de ce monde où elle n'avait point été comprise, où le bonheur l'avait repoussée, où ses jeunes espérances s'étaient changées en regrets, ses roses parures en crêpes funèbres, ses chants d'amour en hymnes de mort. Et c'était sur le seuil de cette vie de douleurs qu'elle rencontra un enfant simple et bon, qui lui demanda d'attendre un jour pour lui.

Lorsque ce jour fut passé, et qu'il se fut habitué à aimer cette tête penchée, ces traits décolorés, ces yeux remplis de larmes, et qu'à la fin du soir il entendit une triste voix lui dire qu'il fallait se quitter, il serra contre son cœur cette femme à laquelle il devait tant de bien, et qui s'en allait souffrir et mourir loin de lui, n'ayant plus que chagrins à lui offrir en ce monde. « Oh! reste avec moi, lui dit-il, car du bonheur, j'en ai pour partager avec toi. J'ai de la jeunesse pour te dédommager des soucis de la tienne, de l'avenir pour te récompenser du passé. Reste avec moi, je te ferai la vie belle. — Pour toi, je saurai trouver une terre toujours fleurie. Je rendrai ta marche légère en te protégeant de mon bras; ma bouche recueillera tes pleurs aux bords de tes paupières, tant que je verrai réfléchir dans tes regards toute la joie de ton âme; je réchaufferai tes pieds en les couvrant de caresses, et mon souffle amoureux dissipera la pesanteur de ton front; je veillerai sur ton repos le jour, et si la nuit un songe pénible vient t'oppresser, je baiserais ton sein pour en arrêter les douloureuses palpitations. J'aimerais tout ce que tu aimeras; j'écarterai tout ce qui pourra te déplaire; je pleurerai ta mère; j'idolâtrerai ton enfant; je vengerai tes offenses. Je m'unis à toutes tes affections, tes peines, tes plaisirs; *toi* et *moi* désormais ne seront plus que *nous* dans la vie. Arrière les délices que tu ne pourrais partager avec moi; ar-

rière les chagrins que je ne pourrais t'aider à supporter ! Tout entre nous dans ce monde, et au-delà tout entre nous encore ; puisque nous avons le même amour, nous devons avoir le même Dieu, et nous aurons le même ciel. »

Et elle, toute palpitante de tristesse et de félicité en écoutant ces douces paroles, craignait qu'un seul de ses soupirs n'en fit briser le charme, tant elle hésitait à se confier au bonheur. Le plus grand des désenchantemens attachés aux malheurs est la défiance de l'avenir. Il est des cœurs tellement faits à la souffrance, que l'espoir d'un bien leur semble une ironie du sort. Devant ces êtres prédestinés, toujours le soleil semble prêt à pâlir ; les rêves eux-mêmes jamais ne leur apportent un consolant mensonge, et pour eux résonne à chaque instant cette cruelle vérité : que le plaisir qu'on cherche est une douleur qu'on crée.

Aussi demandait-elle à son ami de ne point l'enivrer dans cette vision d'amour, que devait suivre un éternel adieu ; et lui montrant un rosier blanc qui s'effeuillait auprès d'eux sur la terre et semblait s'incliner pour mourir : « Regarde, dit-elle, devant quelle triste allégorie tu viens invoquer l'avenir ! Vois cette fleur qui tombe et s'efface sous ses fraîches tiges s'élevant à ses côtés ; bientôt rien ne rappellera qu'il fut aussi pour elle une saison brillante. Mais lorsqu'elle aura cessé d'être, son parfum s'exhalera encore auprès du jeune arbuste, et l'on respirera en lui le souffle délicat dont il fut pénétré ; comme lui, tu conserveras l'empreinte de mon âme, et tous reconnaîtront qu'une femme amie a souri sur ta vie. Au loin j'irai porter mes couronnes mourantes. Tu garderas de moi ce qui ne flétrit jamais, souvenance de premier amour. Oh ! laisse-moi partir. — J'ai tout fait pour toi. — Je t'ai appris à aimer. »

Mais elle ne partit pas. — Et les roses effeuillées avaient jonché la terre. Que de tendres paroles furent répétées cent fois

sur leur lit embaumé ! Sur deux têtes unies un nuage d'azur vint former un berceau, et nuls sermens d'amour ne parvinrent plus au monde. . . .

Lorsque le jour parut, rien n'était plus resté ; de jeunes enfans vinrent jouer sur les fleurs, et lorsqu'ils s'approchèrent du buisson enchanté, on crut voir des baisers voltiger sur leurs lèvres. En vain chercha-t-on à saisir la trace de quelques pas, l'écho de quelques mots. il n'est plus de vestige du mystique rendez-vous, et l'on doute encore s'il trouva un tombeau ou une apothéose.

Cependant les chroniques du lieu disent que depuis ce soir, chaque année, à pareille heure le rosier répand ses fleurs sur le gazon, et qu'à travers un voile de ténèbres embaumées, des sons voluptueux viennent résonner au cœur. Pour surveiller en paix ce mystère d'amour, on éteint la lampe qui brûle à la veillée. Le cercle se rapproche, les grands parens se taisent, et les jeunes amans resserrent plus tendrement leurs mains toutes frémissantes. — Mais rien ne se découvre, et quand la nuit finit, on se demande tout bas si le couple invisible vient d'une terre étrange où l'on aime toujours, ou s'il descend des cieux.

M^{me} Coraly THIÉRY.

(Extrait du *Gymnase Littéraire*.)

Les Rubans.

Quelle influence ici-bas ont ces élégantes flammes de toutes couleurs ! que ne feraient pas certaines coquettes pour un ruban à la ceinture ! pour un ruban à la boutonnière, que ne feraient pas certains coquets politiques ! O mesdames, ô messieurs, qui vous enrubanez à si peu de frais, songez à toutes les phases que ce colifichet a franchies avant d'arriver à vous. Le poète anglais Cowper a fait un poème entier sur un canapé, on ferait une épopée sur le ruban

tour à tour feuilles de mûrier, chrysalide, ver-à-soie, soie grège, soie filée, soie teinte, ruban enfin. Ce ne serait là que l'histoire du héros, sa généalogie, sa succession ; mais ses voyages, mais son odyssee ! on vous raconterait la soie brute venant de la Chine ou du Japon à travers les mers et les continents pour venir faire gagner quelques journées à l'ouvrier de Saint-Etienne. Tout est poésie, tout est sujet de poème. Dieu me garde donc, pour mon repos, des songes ; j'aime mieux vous raconter une histoire de jeunesse, histoire de faveurs, non point de celles qui lient une pétition mise de côté, encore moins de ces faveurs que l'on garde dans le mystérieux bonheur du silence, je veux parler de faveurs employées à un usage tout nouveau.

J'avais à Paris, il y a dix ans, deux de mes compatriotes qui étudiaient la médecine, ou, pour mieux dire, travaillaient afin d'obtenir le titre de docteur de la faculté de Paris. C'est un prisme, une véritable magie que cette imposante qualité dans les deux mondes (je ne veux pas dire dans celui-ci et dans l'autre). Il n'y a pas de malade de San-Yago, de Cuba, à Moscou, qui ne se croie sauvé quand l'ordonnance qui le médicament porte au bas D. M. P. Il y a quelque diablerie dans ces trois mystérieuses lettres. Paris fait la mode, Paris fait la médecine, Paris fait la loi, Paris est la ville-fée.

Or, mes deux compatriotes voulaient être docteurs du fait de cette reine, et, à cet effet, logeaient près de l'Ecole, rue du Jardinnet ou de l'Eperon, de ce côté enfin ; et le soir, réunis avec d'autres étudiants, ayant pour foyer une lampe, des pipes allumées et une bouteille de rhum, ils se racontaient leurs faits d'école ; mais aucun n'avait de si belles choses à dire qu'un de mes deux amis, qui avait fait deux voyages à la côte d'Afrique comme chirurgien d'un négrier. C'était un grand jeune homme, intelligent et spirituel, et ses récits avaient toujours quelque chose

d'original, bien qu'ils fussent parfois un peu sauvages, comme, par exemple, quand il nous disait la manière dont il se faisait du dos des nègres un palanquin pour voyager sur la côte, par quarante degrés de chaleur.

« Bref, vous étiez médecin en chef à bord du négrier ? »

— Certainement : en premier, en second, en dernier ; chirurgien-major, aide, toute la faculté ; à votre santé, messieurs !

— Et dites-moi, repris-je pendant sa libation, comment se passait votre visite ? comment pouviez-vous reconnaître chacune de ces figures noires, qui me font l'effet de se ressembler toutes ? comment distinguer tel malade de tel autre ? »

Ici il me fait un léger sourire d'approbation, ce sourire du conteur auquel une question va fournir l'occasion de briller. Il se leva donc allègrement, alla à son secrétaire, en tira un petit coffret, et revint le poser sous la lampe qui nous éclairait.

Serait-ce là, me dis-je, son arsenal ? et j'en frémissais.

« Je vous ai déjà raconté, reprit-il, comment on réussit à faire trouver aux esclaves la terre où ils vont être mis en vente, un véritable paradis terrestre. Tant que dure la traversée, voyez-vous, on les rend très-malheureux, on leur assure qu'ils seront mangés dès qu'ils arriveront où l'on les conduit ; et quand une fois arrivés, ils voient qu'ils ne sont que vendus, ils sont heureux comme des anges. Humanité pure ! néanmoins cela les inquiète un peu, et c'est cette inquiétude, ou le regret du pays, qui les rend malades. »

J'espérais que, sur ce, il allait ouvrir le précieux coffret.

« A votre santé ! — A présent, au fait ; tous mes malades étaient à fond de cale, rangés en deux haies, accroupis pour ne pas prendre tant de place, et à dix heures du matin je faisais ma visite. — Dix heures viennent de sonner, je suppose. — Mousse, prends la lanterne. Il faisait noir

comme au foud d'un four dans ma salle. A présent descends devant moi. — Nous descendions. — Comme c'était un vacarme de vingt baragouins de tous les côtés de l'Afrique, je tirais mon sifflet. — Silence ! ou le fouet. — Clic ! clac ! — Tout le monde se taisait.

— Voyons à présent : qui est malade ici ? toi ? — Tu sais le français, tu vas te mettre là. — Et je le plaçais près d'un Jalof qu'il comprenait ; à côté du Jalof, je colloquais un Mandingue qui pouvait à son tour me faire savoir ce qu'avait un Bamarran, son voisin, qui entendait son voisin de gauche, un Foulah, qui enfin servait d'interprète à un Falaban. Ma chaîne de consultations, véritable courto-échelle, ainsi organisée, j'interrogeais chacun l'un par l'autre sur son mal...

— Mais il devait arriver des erreurs à chaque instant !...

— Sans doute... il se trouvait souvent que celui d'un bout de la chaîne avait mal à la tête, et qu'à l'autre bout on me disait qu'il avait mal aux reins, mais que voulez-vous ? Le principal était de ne pas oublier ou confondre les prescriptions, car comment distinguer toutes ces faces noires en effet ? — Mousse, apporte-moi le coffre !

Il croyait y être encore.

— Voilà donc comme je procédais. Le mousse allait devant moi ; et, s'arrêtant devant chaque malade, dirigeait toute la clarté de la lanterne sur la face noire. — Ho ! ho ! tu avais dit que tu avais mal à la tête ? des sangsues... Alors j'ouvrais le coffret comme je l'ouvre en ce moment.

Il contenait des faveurs de toutes les nuances.

— Il te faut des sangsues ? une faveur rose au cou. Passons, à toi ? tu m'as dit que tu souffrais de l'estomac ? vraiment ! un bon cataplasme. Mousse ! un ruban jaune au cou de cet homme-là. A toi, négresse, tu viens de mettre au monde un négillon ? tu as la fièvre de lait ? un ruban blanc sur cette poitrine noire... »

Mille pardons, mesdames, si je vous ai raconté une si triste histoire à propos de gracieuses choses comme le sont des rubans ; c'est le sort de la vie. Des rires d'abord, et puis des larmes, un petit nuage blanc engendrant la nuée foudroyante, mais vous rirez peut-être en apprenant que la fille du portier de l'hôtel garni qu'habitaient nos étudiants a fait de ces mêmes faveurs des parures des dimanches pendant deux ans.

ERNEST FOUNET.

Les Lettres.

Il y a quelques jours que j'écrivais de légères phrases sur les plumes ; aujourd'hui vient le tour des lettres, c'est un résultat tout naturel. L'idée de cet article m'est survenue ce matin pendant que je passais en revue toute ma correspondance, occupation la plus douce que je sache : visites d'un ami, de deux, de trois, on les reçoit ainsi bien à son aise au coin de son feu, sans se déranger, sans avoir besoin de parler, de faire des frais, en quelques heures. A chaque lettre, c'est un nouveau plaisir ; là, à l'adresse on reconnaît le visiteur, c'est lui qui s'annonce ; et à mesure qu'on déploie le papier, il entre, il s'assied, il cause, il s'anime, les souvenirs reviennent. C'est ainsi qu'on l'interrogeait, c'est ainsi qu'il avait répondu. La conversation s'engage, la causerie est charmante, délicieuse, mille fois plus que si l'auteur même de la lettre était là, puisque l'imagination s'arrête, s'en mêle de moitié avec la mémoire. Enfin, on est au bas de la missive, on la referme, et le tout aimable causeur s'en va pour revenir tout aussi aimable dans dix ans, quand on ouvrira sa lettre encore.

A lui, un autre succède, un autre, un autre ensuite, et toute une vie d'émotions, de plaisirs, de chagrins même, nous revient plus riante que quand elle était riante

autrefois, moins triste avec ses peines passées. Combien de souvenirs ne sont-ils pas groupés autour d'une lettre de date ancienne! Tous les sentimens que nous éprouvions alors, l'état de notre esprit, l'état de notre ame, l'attente passionnée quand le facteur était en retard, le bonheur ineffable dès qu'on entendait ses pas, tous momens d'existence vive et animée que d'autres avaient effacés, ils reparaissent frais et jeunes, et notre cœur bat, et notre main s'émeut en rouvrant telle lettre, que nous décachetions, il y a quelques années, en palpitant et en tremblant.

Oh! bénis soient ceux qui nous écrivent, ils ne savent pas quels plaisirs ils nous préparent pour l'avenir. Le billet le plus insignifiant, une invitation à un bal, à un concert, billet que l'on déchire en été, ou que l'on fait flamber en décembre, acquiert du prix au bout de quelques années, en nous rappelant délicieusement à l'improviste la danse, la valse, ou la musique qui fait vivre. Gardez donc, je vous le conseille, le moindre billet que la poste vous apporte.

Gardez-le surtout, s'il vient d'un homme célèbre. Cet avis rentre tout-à-fait dans la spécialité du *Courrier des Dames*, car c'est aujourd'hui un article de mode que les lettres autographes : on les recueille, on les réunit, on en fait collection avec amour. On aime à aller chercher dans l'écriture des gens illustres, à quelque titre que ce soit, des traces de leurs passions, de leurs pensées, de leur ame, de leur caractère, bien que cette opinion ne soit qu'illusion souvent, et que par exemple la main brûlante qui traçait certaines lettres passionnées de la *Nouvelle-Héloïse* les ait écrites le plus régulièrement et le plus correctement du monde. Peut-être, à la vérité, Rousseau faisait-il comme certain écrivain de nos jours, élégant autant que docte, érudit avec toute la grâce imaginable, mais coquet! coquet comme une jolie femme. Celle-ci n'entrerait pas dans

un salon sans avoir vingt fois repassé ses boucles et lissé son bandeau devant la glace de peur qu'un seul cheveu ne passe l'autre; de même l'auteur en question ne livrerait pas à l'imprimeur un manuscrit souillé par une seule rature; et devant la glace aussi, cette glace intime qui reflète tout et corrige, la plus habile des critiques, il copie son œuvre jusqu'à ce qu'elle soit nette comme une pétition qui sort de la main de l'écrivain public. Amateurs de manuscrits autographes, curieux indagateurs de l'homme dans son écriture, retrouvez donc les passions du poète quand il écrivait, ses momens d'élan, de verve, de somnolence, dans cette pièce d'écriture si soigneusement passée à la verlope et au rabot; cherchez le caractère! Ce n'est pas sans raison cependant que le même mot désigne la forme morale et la forme matérielle de la pensée, et je conçois qu'on aime à recueillir des lettres.

Aujourd'hui donc, messieurs, on ne vous demande que des épitres. La mode le veut, la souveraine, la despote. Mettez donc votre génie à la petite poste; faites-vous grands hommes pour que nous ayons de belles collections d'autographes; et qui sait si par la suite des jours l'hôtel Bullion ne vendra pas très-cher une invitation à dîner.

E. C.

Arts.

SALON DE 1835.

(II^e article.)

Nous allons continuer aujourd'hui l'examen des principaux tableaux d'histoire du Salon.

Le premier tableau dont nous parlerons est celui de M. Granet, dont le sujet est emprunté à la vie de Jérôme Savonarole, de l'ordre de Saint-Dominique, au moment où il reçoit l'exhortation d'un cardinal

avant d'aller au supplice auquel il avait été condamné. Ce tableau, comme tous ceux de son auteur, est rempli d'effet, et on y retrouve cette manière de faire large et pleine de vigueur qui caractérise M. Granet. Nous avouerons avec peine que cet ouvrage est peu remarqué à cause du voisinage du *Duc de Guise* de M. Delaroche.

Tout le monde se rappelle ce tableau si touchant et si vrai de l'*Arrestation de Charlotte Corday*, que M. Henry Scheffer nous a montré il y a quelques années au Salon ; ce jeune artiste nous a offert cette année l'infortunée Jeanne-d'Arc sur la charrette du supplice, au moment où le prêtre qui l'a trahie se jette à ses pieds pour implorer son pardon. Quelle poésie ! quelle vérité dans la représentation de cette fatale catastrophe ! Cette composition est pleine de sentiment, et l'exécution répond à l'entente du sujet.

Dionède terrassé par Hercule, qui le donne à manger à ses propres chevaux ; puis *Acis avec Galathée*, entendant l'approche de Polyphème, sont les deux sujets qu'a traités M. Gros. Avant de prononcer sur ces deux tableaux, rappelons-nous que leur auteur créa la *Peste de Jaffa* et la coupole du Panthéon, et ces deux chefs-d'œuvre de notre école moderne nous imposent le silence sur ces derniers ouvrages de M. Gros.

Si notre journal nous permettait de nous étendre plus long-tems sur le Salon, nous mentionnerions bien d'autres tableaux que nous ne pouvons que nommer, faute d'espace ; tels sont : le *Saint Jean-Baptiste* de M. Champmartin, la *Bataille de Cassano* de M. Eugène Lami, et le *Combat d'Anderlecht* de M. Bel-

langé. A ces ouvrages il faudrait joindre un *Épisode du sac de Rome en 1527*, dû au pinceau de M. Schnetz.

Théâtres.

Au nombre des pièces qui bientôt vont paraître sur la scène, on cite le *Père Goriot*, qui pendant si long-tems a été cause que tout le monde s'arrachait la *Revue de Paris*, dans laquelle M. de Balzac avait fait insérer cette charmante nouvelle dont on a fait un roman.

— M. Comte poursuit glorieusement ses succès, et ses jolies pièces attirent toujours la foule à la modeste salle du passage Choiseul. Là, pas de cabale, pas de camaraderie. *Le Coin du feu* est la dernière pièce qui vient d'être jouée sur cette scène, où n'a jamais pénétré ni le drame avec ses cadavres et ses poignards, ni le vaudeville avec sa liberté souvent poussée jusqu'à la licence. Ce dernier ouvrage a été représenté avec tout le luxe de costumes et de décors dont ce théâtre était capable ; aussi tous les jours la salle est-elle pleine, et on ne fait qu'un reproche à M. Comte, celui de ne pouvoir admettre plus de monde pour jouir de ses jolies pièces, dont plus d'un de nos théâtres ambitionneraient le triomphe.

— A la Comédie-Française on étudie le *Don Juan d'Autriche*.

— *Être aimé ou mourir*, de M. Scribe, a été joué au Gymnase. Cette pièce est faible et a eu besoin du nom de l'auteur pour conjurer les sifflets.

A ce Numéro sont jointes les planches 1142 et 1143.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

25 Mars 1835.

N^o 142.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra
Bonnet en blonde et Pelerine en Mousseline brodée.
à la belle Anglaise, rue de la Harpe 20.
Robe en Velours.

Messrs S. & J. Falier N^o 34, Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid

15. Mars 1835.

Modes de Paris.

N. 43.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2 ¹près le passage de l'Opéra.
Coiffure exécutée par M^{lle} Mailly rue St. Martin. 149.
Turbans exécutés par M^{lle} Dubois rue St. Honoré.
Bonnet en gaze M^{lle} Benard rue de la Pousie. 8 - 207.

Messrs T. & J. Fuller N^o 34. Rathbone Place London